

21 juin 1871

À Monsieur le ministre J. Simon.
Mes intentions à propos de la colonne Vendôme

Comme je l'ai déjà dit, c'est influencé par le vœu populaire qui attribuait au monument commémoratif de nos succès guerriers cette seconde invasion, et aux guerres qu'elle éternisait, tous les désastres de la France ; et c'est après en avoir référé aux artistes dans une assemblée générale où il fut décidé que les idées de ce temps et la morale actuelle répudiaient les guerres et les victoires de ce genre ; d'autre part, que ce monument était une affreuse copie de la colonne Trajane et sans valeur d'art qui lui appartienne, que j'adressai au gouvernement, dit de la Défense nationale, la proposition par laquelle j'émettais le vœu que cette colonne soit déboulonnée et transportée pour être disposée en musée dans la cour des Invalides. La Chambre ne donna pas cours à cette proposition. Là finit mon action vis-à-vis de cette colonne, il n'en fut plus reparlé, je n'y tenais pas davantage.

Plus tard, Monsieur J. Simon, ministre de l'Instruction, proposa de descendre la statue de Napoléon qui couronne cet édifice, pour fondre avec ce bronze la statue de la ville de Strasbourg. Comme Président des arts, je fis remarquer à M. J. Simon, par la voie des journaux, que je ne demandais pas mieux que cette statue fut enlevée de la colonne ; mais que la statue de la ville de Strasbourg (comme elle existe aujourd'hui) n'avait pas qualité artistique suffisante pour comporter le bronze ; et que, du reste, comme toutes les villes de France allaient faire leur devoir, nous trouverions à la fin de cette guerre la Place de la Concorde transformée en magasin de Barbedienne.

M. J. Simon, il faut le croire, se rendit à cette idée, car on n'en reparla plus, et à partir de ce jour il ne fut plus question de cette colonne. [...]

Lorsque plus tard la Commune se décida à mettre son décret en exécution, le marché fut passé, à mon insu, par le comité exécutif, mais lorsque j'appris qu'on la faisait tomber en bloc, je m'y opposais à la Chambre et je fis même une démarque chez l'entrepreneur pour l'en détourner ; qui me répondit qu'il n'avait rien à faire à moi ; qu'il exécuterait son marché. – Mon idée était toujours de la faire transporter aux Invalides sans rien briser pour qu'il soit loisible à la population de la relever au milieu de l'esplanade des Invalides, sa vraie place, parages consacrés dans Paris aux arts et aux monuments de ce genre, tel que le Champs-de-Mars, l'École militaire, l'État-Major, les arsenaux, le ministère de la Guerre, etc., etc. Du reste, cette colonne placée où je dis aurait une reculée en proportion de sa hauteur pour pouvoir être embrassée par l'œil, et remplirait par le fait cet espace immense qui est si vide.

Je considérais d'autre part qu'elle était une antithèse malheureuse dans la place qu'elle occupe actuellement, jurant avec les mœurs et les habitudes d'un monde élégant tout à fait en dehors de ces idées-là, disproportionnée par sa hauteur à celle des maisons, invisible par le peu d'espace qui l'entoure, et comme effet moral, produisant l'effet d'un ruisseau de sang dans un jardin d'agrément. Mes deux propositions, sous le 4 septembre et sous le 18 mars, restèrent sans approbation.

Plus tard, le [Comité de] de salut public me demanda les moulages de cette colonne, qui se trouvaient, prétendait-il dans les caves du Louvre ; je ne donnai pas de réponse à cette demande, je ne sais s'ils existent réellement, mais je ne m'en occupai pas. Non seulement je ne voulais pas la détruire, mais je m'en serais plutôt mis marchand, j'en aurais livré des exemplaires à l'Angleterre, à l'Amérique, et à la Prusse surtout, puisque ces nations semblaient vouloir l'acheter.

Je suis par ma nature entièrement opposé à la destruction. Rien ne me gêne, j'ai une liberté d'esprit qui domine toute chose, ça provient des attaques et des souffrances qu'on m'a fait éprouver

continuellement dans ma vie. Je voudrais que la terre soit encombrée d'art qu'on n'y puisse pas passer.

Il est impossible de dire ce que cette proposition que j'eus le malheur de vous faire m'a déjà rapporté d'ennuis. J'ai reçu des lettres innombrables d'admirateurs et de détracteurs, des vers à n'en plus finir, et pourtant ça n'était pas neuf : en 1814, en 1848m en 1870, chacun s'exprimait à cet égard.

Non, je ne mérite ni tant d'honneur ni tant d'indignité ; je remercie beaucoup tous ces écrivains et je n'ai nul besoin de cette célébrité, qui serait la dernière que j'envierais, et je décline ma compétence dans la chute de cette colonne, car je ne tiens qu'à l'honneur et la célébrité que peut me rapporter mon art. Comme on sait que je professe beaucoup d'indépendance, les journaux ont l'habitude de faire penser beaucoup plus que je ne pense moi-même. Je les remercie beaucoup aussi de leurs bonnes intentions, tout en désirant qu'ils prennent plus souvent la responsabilité de leur esprit.

En proposant le déplacement de ce symbole, ce n'était pas pour l'abolir, c'était au contraire pour lui en opposer un autre (que j'ai exprimé dans ma lettre aux Allemands). Je proposais de le remplacer par le dernier canon acculé sur un piédestal sur trois boulets, gueule en l'air, surmonté d'un bonnet phrygien, signe de l'alliance des peuples, et la déesse de la Liberté entourant ce canon de guirlandes de fleurs. Là je devenais classique, voilà ce que c'est que la politique. Mais non, laissons ces emblèmes, car je préférerais encore que cette rue se nomme rue de la Paix dans toute sa longueur et qu'au milieu de la place de la Paix se trouve une corbeille de fleurs avec de l'eau et au milieu une grue colossale dormant sur une patte. Ça représenterait la placidité de la nature.

Chaque citoyen a le droit d'émettre son idée sur lesquels il habite ; il ne s'ensuit pas qu'on doive les suivre. – Par exemple, Victor Hugo est républicain, socialiste ; et pourtant deux fois il éprouva le besoin de faire des vers sur cette colonne. Je suis républicain, socialiste, je pense autrement. Le père de Victor Hugo était général de l'Empire ; mon oncle le général Oudot était aussi général de l'Empire (une rue de Paris porte son nom), il était napoléonien fanatique, les alliés étaient à Paris depuis un jour qu'il n'y pouvait pas croire, il mourut inutilement le lendemain à Pantin (son fils était le professeur Oudot à la Faculté de droit de Paris).

Quant à moi, vis-à-vis des Napoléon de toutes sortes, je suis l'antidote de mon oncle. Je suis d'avis qu'on respecte toutes les idées et que chacun en prenne ce qu'il veut. Je crois que c'est la liberté.

Depuis mon jeune âge, je suis l'ennemi juré de la guerre (pour ce qu'elle rapporte je crois que j'ai raison). Je suis aussi l'ennemi juré de la peine de mort sous quelque forme que ce soit. Je ne puis empêcher ces choses, mais j'ai le droit de les blâmer.

Recevez, Monsieur le ministre, toutes mes salutations.

Gustave Courbet